

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Isabelle DONEGANI

Paul Baudiquey : fidèle aux Humiliés
autant qu'à la Beauté

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1988, tome 84, p. 163-178

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Paul Baudiquey

*Fidèle aux Humiliés
autant qu'à la Beauté*

Il est probable que le nom de PAUL BAUDIQUEY ne dise rien à la plupart d'entre nous. Voilà seulement une dizaine d'années que les hasards d'une existence débordante de fortes joies et de lourdes souffrances ont amené cet homme aujourd'hui sexagénaire à s'« ouvrir » à un plus large « public ».

Précisons-le d'emblée : c'est de l'émerveillement d'une rencontre que nous est venu le désir d'écrire ces lignes. En toute simplicité et sans préoccupation littéraire ou artistique, nous vous convions à partager l'expérience d'un homme parvenu, nous semble-t-il, à une maturité humaine et spirituelle qu'il fait bon côtoyer.

Qui est Paul Baudiquey ?

Les « détails » de sa vie, nous les ignorons. Une chance, pourrions-nous dire. Car il y a une manière de s'exhiber qui porte ombrage au vrai témoignage et trahit le partage authentique, qui s'effrite alors en parodie de rencontre. Baudiquey n'est pas de ceux qui se « déballe » pour mieux se vendre.

Pour tenter cette esquisse de portrait, nous avons glané ici ou là quelques « bribes autobiographiques », saisi, au détour d'un vers, l'allusion où affleure l'expérience inscrite dans la chair. Nous vous proposons maintenant de vivre à votre tour ce « corps à corps » avec les propres paroles de Paul Baudiquey, tirées pour la plupart d'un ouvrage paru aux Editions du Cerf à Paris en 1986 et intitulé *Pleins signes*.

Paul Baudiquey *Pleins signes*



- Paul Baudiquey, né en 1926 en Franche-Comté, confesse avoir hérité de **son père ébéniste** l'amour de la matière et du « palpable », de la vie et du bon vin. « J'avoue ce père » (*Pleins signes*, p. 53) chante la présence rassurante et la tendresse de cet être qui lui fut si proche :

*... J'aimais enfant comme on respire
Poser mes lèvres sur son front,
Ça sentait bon les beaux automnes,
La terre humide, le tabac fin.*

*Eussiez-vous eu tant de splendeurs,
Liturgies mères de mes amours,
Si de cet homme qui fut mon père
Dieu n'avait fait porte-Bonheurs.*

- **Sa grand-mère** tient elle aussi une place importante dans son enfance. Comment oublier ses mains, laborieuses, ménagères, que le repos rendait maladroites ? (p. 27)

*... C'est vrai que le dimanche
elle ne savait pas « quoi faire de ses mains »
qu'elle tenait bien posées sur ses genoux.
Très belle, très sage grand-mère,
tu égrenais ton chapelet.
Si des amies étaient là, vous aviez toutes
le même geste de pauvres :
vous serriez un mouchoir brodé dans vos mains
qui avaient pansé tant de blessures,
consolé tant de détresses.
Le repos du septième jour !*

- **Les vraies cadences d'un cœur chrétien**

« Mémoire d'outre doute... mémoire d'avant cœur » (texte le plus « ouvertement » autobiographique) nous révèle ce qui a façonné en lui l'homme chrétien qu'il est aujourd'hui. Non les prêtres de son enfance, « jansénistes-gens sinistres », mais son père, « le bonheur dans ses yeux, sa convivialité, l'odeur du bois dans son atelier ». Non la rigidité froide du « caté », mais la glorieuse solennité de la « sainte liturgie », l'odeur forte de son église éclairée d'un chatoiement de lumière, habitée d'un silence plein et de symboles vivants comme l'eau et le feu (p. 70 ss) :

*... Savez-vous ce qu'étaient les rogations dans les années trente ? On marchait, on marchait dans la campagne en fête. La gloire avait l'envol, la gloire avait l'empan du vol des graminées. On en prenait plein la figure : plein les yeux, plein les oreilles ; ça sentait bon à n'y pas croire. C'était à l'évidence un des premiers matins du monde. Tous les hommes étaient là, qui chantaient faux à pleins poumons : ça raclait dur *Te rogamus*. L'intercession, pour une fois, leur allait bien ; ils étaient fiers de claironner des généalogies, d'éparpiller dans le soleil des noms d'aïeux, batailleurs et mystiques. Ils étaient des derniers druides et des premiers chrétiens. Mémoires-naissances fugitives et fastueuses. « Messe sur le Monde », j'ai eu cette grâce, dès le jeune âge, de connaître l'éclat de vos solennelles prémices !*

Et l'odeur de l'église, au retour de la procession — la seule, l'unique, celle de la « Fête-Dieu ». L'église jonchée de pétales ; un parfum lent, comme le latin des antiennes ; une odeur aussi — persistante — de sueur et d'encens. Le porche

béant sur son contre-jour; ruisselant de la lumière d'un très beau midi de dimanche. Des bourdonnements d'insectes, comme un vol de bons anges rentrant du service d'ordre. Et le village ; le village endimanché, sentant encore la messe trop longue et déjà le repas de fête. Mon père débouchait une bouteille de Châteauneuf ; dans une forme, bien à lui, de « bénédiction *urbi et orbi* » (dont la coutume voulait qu'il me traduisit les termes), il « trinquait » : « A la santé de notre bon père le pape, qui n'en a peut-être pas autant... » L'élégance du cœur accompagnait le geste. J'étais intrigué ; j'étais ébloui. Nous étions heureux.

Il y avait aussi l'heure des ombres-mères ; avec des mouvements ; les arabesques et les rigueurs de « beaux oiseaux cisterciens ». J'aurais aimé venir au monde à ces heures-là: un « Samedi saint », aux premières lueurs du jour. C'est l'heure, à mes yeux, d'un suspense solennel : tout redevient possible. On peut — alors — s'attendre à tout... s'attendre à Dieu ! J'ai palpé le même silence, vif et vibrant comme un matin de givre, lourd de fruits mûrs comme un arrière-automne, devant Vermeer (à la *Vue*) de Delft... à Leningrad, en écoutant Rembrandt, sa contrebasse et ses grandes orgues...

L'Eglise « anticipait ». Vide. Comme le tombeau « au matin du troisième jour » : quelques « saintes femmes », le curé, le sacristain et les servants que nous étions. Il se passait alors des choses immenses, généreuses, et qui retentissent encore. Des bruits de pas, frappant l'espace en beaux actes égaux. Le chant. Intact, fragile comme un nouveau-né, porté comme à pleins bras par un vieil homme qui n'en pouvait plus de « soulever cette immense chape d'or ».

Le bruit de l'eau, l'eau portée à pleine main, semence éparpillée aux quatre pointes de la Rose des Vents. Ma pauvre église devenait alors, à l'égal de ses sœurs cathédrales, le cœur de l'Univers — visible et invisible —, le fleuve, la source et la mer éblouie. Et je savais, d'instinct, bien avant d'avoir lu Claudel, que son floc sur les dalles avait la profusion, avait l'éclat du rire de Dieu. Quand j'ai vu la mer pour la première fois, j'ai deviné l'issue vertigineuse de certaine profondeur.

Et puis, le Feu. L'Arbre plantait la lumière au cœur des Eaux : le Flamboyant et le Liquide. L'impertinence de Dieu copulant les contraires ! Fécondation gestuée, géante, transfigurée !

Si vous prenez ça pour de la nostalgie, je vous en prie : allez secouer ailleurs le rire cassé de vos grelots.

Quelles autres arguties des « gens d'Eglise » ont-ils à m'opposer ? Je suis né d'Elle, autant qu'eux tous ; ni plus, ni moins. J'ai reçu d'Elle tous les baptêmes : l'immersion dans la Beauté, l'épiphanie du Visage et son éblouissante certitude — Dieu est la Vie, et la Vie, pas plus que Dieu, n'est triste.

J'ai appris d'Elle que les chemins de Croix et les chemins de Gloire sont au carrefour de chacune de nos routes ; que la Gloire et la Croix sont même visage et même paysage à l'horizon commun du Christ et de nos vies. Et que toutes les bénédictions du « clergé » ne sauraient acheminer à Dieu que des âmes complices, complices des pauvretés et complices des tendresses qui fondent Dieu autant que nous. Des âmes non maîtrisées, non recluses. Non réduites, non « reproduites ». (...)

• Membre du clergé à part entière

Bien qu'il ait beaucoup souffert durant les années de séminaire où, « le cœur plein de la rentrée prochaine... terrifié à l'idée du noir hiver, des classes puantes, des interminables grand-messes à fanfare », il n'avait « rien d'autre à partager avec Dieu que l'ennui » (il s'inspire ici de Bernanos dans *Journal d'un curé de campagne*), Paul Baudiquey n'a jamais renié ses appartenances. « Membre du clergé à part entière », il fut durant quinze ans aumônier de collège. Aujourd'hui encore, c'est à la paroisse Saint-Ferjeux de Besançon qu'il exerce son ministère, quand il ne sillonne pas les routes d'Europe pour animer sessions et retraites.

Du constat lucide de la part « de lâchetés, de laideurs et de compromissions » qu'il partage avec certains de ses frères dans le sacerdoce jaillit une confession de foi et d'espérance, l'une des plus belles pages de *Pleins signes*, avec, au cœur de l'écrin, cette « perle » : « J'espère VIVRE ET MOURIR EN "HAUTE MER", MENACÉ SANS DOUTE, NAUFRAGÉ PEUT-ÊTRE, MAIS À LA CRÊTE DES CERTITUDES ROYALES ! » (p. 76) :

Pourquoi j'y suis ? Pourquoi j'y reste ? On m'a souvent posé la question. Et je suis incapable de démêler l'écheveau de mes racines. Je sais seulement qu'à soixante ans l'humilité tourmente... avec les premiers froids !

C'est donc ailleurs qu'il faut chercher et requérir. Du côté du terme. « C'est du côté du terme, disait Teilhard, que sont les vrais commencement. » Les vraies raisons d'être.

On ne s'engage — jamais — qu'à « faire confiance ». A ses risques et périls ; à des risques et périls qui engagent Dieu autant que nous — et beaucoup d'autres !

Et pas n'importe comment ! Car la mémoire du malheur est trop obstinément présente pour que soit occultée la présence de la mort. Mais la mémoire aussi frôle la Merveille et fonde une espérance.

Mes vraies raisons sont d'ESPÉRER. Envers et contre tout, envers et contre tous aussi, envers et contre moi souvent. D'une espérance têtue et grave, comme celle « des ânes aux pas cassés » qui portent aux flancs des bidons vides et qui reçoivent des coups de pied au ventre.

(...)

J'espère...

J'espère de voix aveugles et de destins muets.

J'espère rester fidèle — fidèle aux Humiliés autant qu'à la Beauté.

J'espère vivre et mourir en « haute mer », menacé sans doute, naufragé peut-être, mais à la crête des certitudes royales.

J'espère qu'aucun rite — jamais — ne dispensera d'Aimer.

- **Avec « les Bienheureux, les Vrais »**

Au creux de la « désolation » du cléricisme de l'époque, Baudiquey a rencontré des êtres qui lui ont ouvert « la Voie Royale » : celle du courage et des fidélités, de la ferveur et des longues patiences » (p. 75) :

Je leur dois la grâce de toutes mes rencontres fondatrices : Péguy, Claudel, Bernanos, Valéry, Saint-John Perse, Joyce, Musil, Milosz, Artaud, Breton, Bataille ... et, croyez-moi, dans les années cinquante, ça demeurait précieux et rare ! Et puis Mounier, Teilhard, Sartre et Camus, et les Chenu et les Congar et tous les autres. L'Eglise, sous Pie XII, achevait la traversée d'un long désert ; leurs oasis étaient pour nous comme « des visitations de l'Esprit » (Monchanin).

Ils m'ont ouvert la Voie biblique : celle des libertés, du corps à corps et des errances ; celle de la « rencontre », mais comme au Puits de Jacob, celle de la « présence », mais comme à l'auberge d'Emmaüs. Ils m'ont appris l'approche de Dieu : inséparable des reprises, des déchirures, des doutes et des échecs dont s'honore le plus humble des hommes à la recherche tâtonnante de son humanité.

Avec grand-mère — et avec eux — j'ai fait l'apprentissage de la difficile prière : celle d'une patience qui attend et d'une attente qui écoute ; à m'approcher aussi du « devenir simple et doux, comme d'une petite flûte de roseau que Dieu lui-même remplit de musique » (Tagore).

Quel souffle dans ces lignes ! Baudiquey nous propulse « outre doute », sans pour autant nous épargner l'effort de notre propre « recherche tâtonnante », nous invitant plutôt à partir nous aussi à la conquête de notre liberté.

Ceux d'entre nous qui ont eu la joie de lire certaines pages de *Présences*, recueil de textes du chanoine NORBERT VIATTE (paru ce printemps aux Editions Saint-Augustin à Saint-Maurice, et dont les Echos ont fait mention dans le liminaire du n° 2/1988), comprendront l'exclamation de l'un de ses confrères de l'Abbaye de Saint-Maurice au terme d'une session animée par le Père Baudiquey. « Il m'a rappelé — nous confiait ce chanoine — mon confrère Viatte ! » Beau compliment, assurément. Il est vrai que l'on sent chez les deux hommes vibrer une même âme, libre et vivante, faite pour « vivre et mourir en haute mer... à la crête des certitudes royales »...

- **Un amoureux de la peinture**

Lorsque, il y a deux ans à peine, nous avons rencontré pour la première fois le Père Baudiquey au Foyer de Charité, à Bex, nous le connaissons déjà

« de nom » comme l'auteur du magnifique montage audiovisuel réalisé à partir de la toile de Rembrandt *Le Retour du Prodiges*.

Avec la persévérante patience des vrais amoureux, il nous avait introduits dans le clair-obscur des autoportraits de REMBRANDT, la magie tragique des clowns et des prostituées de ROUAULT, l'univers poétique et biblique de CHAGALL. Attentif aux mille secrets d'un tableau, il nous avait invités à scruter l'équilibre de ses proportions, la beauté de ses formes, la disposition des personnages, la magie des couleurs, ou encore — ce qu'il aime par-dessus tout chez Rembrandt — la « chair » du tableau, l'épaisseur de la pâte où l'on sent comme vivre et vibrer la matière ! Combien de fois ne s'est-il pas émerveillé devant cette « incarnation » du spirituel dans le sensible !

Peu à peu, sous sa conduite, nous entrions avec respect dans le mystère de ces hommes — peintres ou poètes — qui, avec audace et pudeur, génie et patience, ont « peint » le réel sans le reproduire ni le défigurer, le faisant naître à nouveau sous nos yeux.

De tous les peintres, c'est sans doute REMBRANDT qui a le plus fasciné Paul Baudiquy¹. Il partage avec lui le même amour de l'Écriture, la même soif de tendresse et le désir de l'offrir aux « paumés » de la vie, la même lucidité sur lui-même et la volonté de ne jamais se masquer la vérité (qu'elle plaise ou qu'elle blesse l'amour-propre), le même regard qui perçoit les êtres et les choses dans leur profondeur secrète et intime... Écoutons-le nous faire découvrir pas à pas *Le Retour du Prodiges* (p. 115 ss) :

C'est en contemplant *Le Retour du Prodiges* peint par Rembrandt que j'entends le mieux la parabole, que j'entre plus avant dans les chemins de la miséricorde, que je me laisse réconcilier avec Dieu.

L'angoisse qui dénude féconde aussi l'absence et fait monter son cri aux accomplis d'un chant.

Je regarde le Père.

Un visage d'aveugle ; il s'est usé les yeux à son métier de Père.

Scruter la route obstinément déserte, guetter du même regard l'improbable retour.

Sans compter toutes les larmes furtives : il arrive qu'on soit seul !

Oui, c'est bien lui, le Père, qui a pleuré le plus.

Si c'était lui le vrai « prodiges » !

¹ Notons que Baudiquy est l'auteur de deux ouvrages importants consacrés au « maître » d'Amsterdam : *Rembrandt et la Bible* (Paris, 1981) et *La vie et l'œuvre de Rembrandt* (Paris, 1984). Un troisième, encore « en gestation », nous permettra de découvrir une merveilleuse gravure, *La pièce aux cent florins*.

Je regarde le Fils.

Une nuque de bagnard et cette voile informe dont s'enclôt son épave.

Des plis froissés où s'arc-boute et vibre encore le grand vent des tempêtes.

Des talons rabotés comme une coque de galion sur l'arête des récifs, cicatrices à vau-l'eau de toutes les errances.

Le naufragé s'attend au juge : « Traite-moi, dit-il, comme le dernier de ceux de ta maison... »

Il ne sait pas encore qu'aux yeux d'un Père comme Celui-là, le dernier des derniers est le premier de tous.

Il s'attendait au juge ; il se retrouve au port, échoué, déserté, vidé comme sa sandale.

Enfin capable d'être aimé.

Appuyé de la joue, tel un nouveau-né au creux d'un ventre maternel, il achève de naître.

La voix muette des entrailles dont il s'est détourné murmure enfin au creux de son oreille.

Il entend :

« Lève les yeux, prosterné, éperdu de détresse, et déjà tout lavé dans la magnificence ; lève les yeux et regarde.

Ce visage, cette Face très sainte qui te contemple amoureusement.

Tu es accepté, tu es désiré de toute éternité.

Avant l'éparpillement des mondes, avant le jaillissement des sources, j'ai longuement rêvé de toi et prononcé ton Nom. »

« Vois donc : je t'ai gravé sur la paume de mes mains. Tu as tant de prix à mes yeux.

Ces mains, je n'ai plus qu'elles, de pauvres mains ferventes posées comme un manteau sur tes maigres épaules — tu reviens de si loin !

Lumineuses, tendres et fortes, comme est l'amour de l'homme et de la femme, tremblantes encore, et pour toujours, du déchirant bonheur. »

Et d'une patience qui attend et d'une attente qui écoute, naît le dialogue insurpassable.

Nous recevons de Dieu certitude et confiance !

Il faut misère pour avoir cœur. (...)

A lire ces lignes, si denses, on « palpe » Dieu ! Un Dieu à la proximité familière et chaleureuse. Yves Prigent, dans la préface de *Pleins signes*, nous dit « que c'est bien un Dieu de tous les jours, à la voix bonne et rassurante d'un père qui ne se prendrait pas pour " Dieu le Père " »...

• Miséricorde, bienveillance et compassion

... voilà la « Trinité » de Paul Baudiquey. Car si ses paroles sonnent « juste », si elles disent « vrai », c'est qu'il parle d'expérience. Aucun artifice, pas de trompe-l'œil ni de poudre aux yeux, mais le courage de se regarder bien en

face, de « faire front ». Rien que des bouts d'écriture nés au fil de la vie, de ses souffrances et de ses joies, des mille morts et mille résurrections qui en tissent les journées et les saisons. « *Qui serions-nous sans nos blessures ?*... (pp. 65-66) :

Il faut avoir vécu ce que « tomber veut dire, ce que veut dire errer, ce que veut dire craquer... avoir crevé de solitude et le jour et la nuit, n'avoir plus été qu'une ombre qui se cogne à des murs ».

En avoir eu « plein le dos », tellement plein le dos qu'on en reste brisé, incapable à jamais de se redresser.

S'être abreuvé aux sources délétères de la méfiance et du mépris, jusqu'à en perdre l'estime de soi-même.

C'est alors, et alors seulement, qu'on peut devenir vulnérable.

Vulnérable au pardon,
offert à la tendresse et à la compassion.

Mais si la foudre ne nous a pas touchés,
que prétendons-nous savoir ?

Que peuvent savoir de la miséricorde des matins
ceux dont les nuits ne furent jamais de tempêtes
et d'angoisses ?

Que saurions-nous de la douceur, du pardon et des larmes,
si nous n'avions un jour mordu la poussière,
souillé nos visages et écorché nos mains ?

Et si nous n'avions perdu pied,
saurions-nous ce que c'est
que de tendre la main ?

Tout l'Evangile ouvre sur ces expériences-là ;
c'est en elles que retentissent le scandale
et la merveille de sa « bonne nouvelle ».

C'est du cœur de la nuit que naît le cri, qui se fait supplication et invocation.
Du plus profond de la détresse surgit l'espérance et la proclamation de foi².

² Dans le numéro hors série de mars 88 du mensuel français *Panorama* intitulé « Vaincre la dépression », Baudiquey nous partage avec grande délicatesse ce qu'a été pour lui ce chemin de nuit et d'angoisse. « La dépression n'est pas qu'une maladie », précise-t-il. « Parce qu'elle touche à l'être et au sens, elle rejoint quelque chose de l'expérience spirituelle. » Il nous avertit d'emblée : « Ne pas croire que la foi protège forcément de la dépression. Elle a mieux à dire... Elle a mieux à faire... » Il poursuit en commentant plusieurs toiles de peintres n'ayant pas craint de jeter un regard lucide « à travers la blessure » : Van Gogh (*Au seuil de l'éternité, La nuit étoilée*), Giotto (*Arrestation du Christ*), El Greco (*Tolède « crucifiée »*), Rembrandt (*Vieille femme au capuchon*), Manessier (*Vendredi saint et juin en Beauce*)...

Ainsi *Epaves*

(p. 81 ss) :

Ah ! mon Seigneur,
J'ai perdu cœur
Et souffle aussi
A porter plaintes.

J'accuse encore
— Pavot de mort —
L'injuste sort
Dont je titube.

Mais si je crie,
Si je gémiss,
C'est désormais
D'entre Tes bras.

Ils font une anse
De paix si dense
Qu'on les implore
Du haut des hunes.

Amères galères,
Cœurs-goélettes,
Posez votre aile
Entre ses mains.

Il est l'amant
Des courbes pleines
De vos carènes
Et de vos soutes.

Vous grée des vents
Venus du large,
Tirant délices
Du chant des drisses.

Vous livre à sac
Et aux ressacs
Du haut-perdu
De ses tempêtes.

Chemin faisant,
Fait table rase
Du faux-semblant
Des cargaisons.

Et vous recueille
A même le seuil
De ses brisants
Indéjetables.

Echoué là,
Tel un galion
Ensoleillé
De sable blond.

Restes en péril
D'oiseaux criards :
On vient à soi
En se perdant !

Les seuls amants
De Ton saint Nom
Te béniront
De leur naufrage.

Les seuls amants
De Tes vrais dons
Murmureront
Que TOUT EST GRÂCE.

• **Se réveiller un jour avec une âme qui n'aurait jamais servi...**

Oui, « tout est grâce ». Et le naufragé se retrouve un jour dans les bras de son Dieu. Le vrai danger, le seul « naufrage », c'est l'habitude, le train-train, l'« embourgeoisement ». Baudiquey nous invite à la quête, au désir, à la marche. Souvent revient le thème du départ, le « *Quitte* » (p. 91) :

Laisse tomber... Quitte... Brise...
Départs... Ruptures... Brèches... Naissances

Je m'expose au soleil de ces mots étincelants.
Je les saisis au vol, comme le naufragé la bouée qui le sauve.
Je les aspire à grandes goulées,
car ils fouettent le sang.

Tout le mystère, c'est-à-dire toute la réalité
tient en eux
et dans ce petit mot, simple comme bonjour,
bref comme un départ et sans retour comme lui :
«QUITTE...»

(...)

Pour voir le jour, me recevoir de lui,
j'ai dû quitter le ventre de ma mère.
Pour vivre ensuite, jour après jour,
je dois encore et toujours « couper le cordon »,
sans cesse « me perdre » pour me retrouver,
risquer l'aventure, sans garde-fou, sans garanties,
à des risques et périls qu'une vie entière
suffit à peine à mesurer...

« Quitte ! » La vie, la liberté, l'amour sont à ce prix... Yves Prigent l'a bien senti : « Baudiquy semble ne nous introduire dans la familiarité quotidienne de son Dieu en vrai fils aîné que pour nous faire vivre aussi les déplacements, l'aridité, les retournements et les folles retrouvailles du fils prodigue ». Car (p. 66)

« ce qu'il y a de pire
que d'avoir une âme mauvaise,
c'est d'avoir une âme habituée »...
Une âme, comme dit Péguy,
qui « ne mouille plus à la grâce ».
Une âme tellement encroûtée,
tellement imperméabilisée
que la grâce roule sur elle sans rien mouiller,
comme des gouttes d'eau sur une toile cirée.

Les hommes qui vivent ainsi, à la surface de la vie et d'eux-mêmes, sont dépourvus de l'essentiel, cette « entrée dans la grâce qu'est essentiellement le péché » :

N'étant pas blessés,
comment seraient-ils vulnérables ?
Et parce qu'ils ne manquent de rien,
que peut-on leur apporter ?
Parce qu'ils ne manquent de rien,
ils passent à côté du Tout.

Il faut donc oser, « risquer la déroute... l'accepter comme une naissance », vivre « *comme un nomade* » (p. 97) :

Vivre en Exil, mais dans la Liberté...
Condamné à la Liberté...
N'avoir d'autre issue que d'inventer l'issue,
d'ouvrir une brèche
et d'imprimer sur elle la marque indélébile
d'un entêté, d'un maladroit bonheur...

- **Des regards qui envisagent au lieu de dévisager**



La mère de Rembrandt.

Comme avant lui Rembrandt en peinture, Lévinas en philosophie et tant d'autres, Baudiquet ne se lasse pas de contempler les *visages*. Tout l'être affleure dans le mystère d'un regard humain. C'est du dedans qu'il se modèle et se pétrit. Il est l'épiphanie de notre histoire intérieure (p. 21 ss) :

Visages ! Pays de l'âge — pays sans âge...
On vous revient toujours.
Arrive-t-on jamais jusqu'à vous ?

J'adore sur vos sommets,
si « adorer » veut dire qu'on s'épuise à redire :
merci d'exister !
J'ai sondé vos cratères, frôlé vos laves brûlantes,
et je m'y suis brûlé les mains
et consumé le cœur
mais c'est tant mieux, car vous m'avez saisi.
Vous êtes une TERRE — étrange et familière —
où s'affole, par instants, la boussole du cœur
mais où le cœur aussi se recompose
et prend le vent
pour cingler vers des îles de soleil.

Visages musicaux
qu'une lampe intérieure fait plus tenaces
et plus fragiles que la paroi du jour...

... Prétendus laids
— ou simplement dépourvus de grâce —
ils ne laissent pas indifférent.
En eux resurgit la parenté profonde
du Cœur et des Entrailles :
ils vous « remuent » et vous descendent
jusqu'au fond des détresses.
Ils vous remontent à la mémoire,
en une gravité lente,
comme les sucres de l'été dans les grappes oubliées.
Les grappes et les visages ont en commun
l'éclat des derniers soleils
et la rigueur des premières gelées.
Ils nous ramènent à des saveurs premières,
celles d'enfances oubliées
dont on ne doute que par dépit.

Certains rebutent : on se cogne à eux,
on s'y déchire parfois.
Ceux-là nous attendent au seuil des consentements
les plus inattendus.
D'autres sont fripés, dépourvus, pitoyables ;
plus proches des naissances
et désireux, sans doute, d'entendre la pitié.
Il faut les « surprendre »,
en leurs rares espaces de silence intérieur
— quand ils se laissent aller, comme on dit —,
oublieux de prendre la pose et de ressembler à ce
qu'on attend d'eux.

Les surprendre, comme seuls savent le faire
 les scrutateurs forcenés de la face,
 tel Rembrandt devenu la proie de sa propre quête.
 Se laisser surprendre par eux,
 car ils ne cessent de nous renvoyer en écho
 à notre propre mystère...

« Rembrandt " me regarde " et son regard m'interroge. " Que dis-tu de toi... " Plus le peintre est grand et moins on échappe à cette emprise souveraine du regard. »



Qui serions-nous sans le regard — sans les regards —
 seuls capables de nous ENVISAGER.
 Dieu ne « dévisage » personne,
 car DÉVISAGER veut dire
 analyser, décomposer, « pourrir » le visage.
 Seul l'amour ENVISAGE, accepte
 et ratifie cela précisément qui lui échappe :
 « j'avoue » cet homme, « j'avoue » cette femme,
 rien qu'en les regardant.
 Mon regard les invoque, les appelle
 et les remercie d'exister...

• **Un art de « célébrant »**

Les « preuves » et les évidences, verbales ou chiffrées, Baudiquey ne sait qu'en faire. Leur opacité et leur lourdeur ont rebuté tant de poètes et de mystiques avant lui. Sa confiance, il la place dans toute la force révélatrice, la puissance cachée et la vérité des **signes**. Quel plus beau titre pour son ouvrage que ...Pleins signes ? (pp. 264-265) :

Le signe est d'une autre veine que la preuve.
La preuve s'étale ; elle fait la une ;
elle est censée valoir pour tous et partout ;
elle a des allures de mauvais garçon ;
elle racole et matraque.

Le signe est pauvre, maladroit, fragile,
« douteux », comme on dit.

Le signe : une preuve qui a mal tourné !
Quelqu'un fait signe dans une foule :
immense incertitude.

A peine esquissé, son geste lui échappe
et poursuit sa trajectoire
à la rencontre d'un regard complice
et d'une connivence du cœur,
seules capables de décrypter le message.

C'est pourquoi le monde déborde de signes usés,
cassés, désarticulés,
tombés en panne faute d'usage, et qui attendent,
parmi d'autres détritiques du cœur,
d'être recueillis, d'être ravivés.

Débris sans nombre qui continuent de graviter
en vain
dans le vide absolu des relations humaines,
comme la poussière d'étoiles
dans l'espace interstellaire.

Tous ces signes dont le monde regorge, Baudiquey les « recueille », les ravive, de l'intérieur, faisant sourdre la richesse et la profondeur insoupçonnées de la réalité la plus quotidienne. Les mots qu'il utilise sont « vivants ; palpitent ; font des clins d'yeux, sont éperdus, sans majuscules, sont silencieux, gorgés de sève ; ont des couleurs et des odeurs ; sont incertains, pleins de reprises, éblouissants et maladroits ». Yves Prigent a été sensible à cet **art de « célébrant »** qui est comme inné chez lui :

« Baudiquey célèbre en exhaussant les mots, en exauçant le langage. Il prend un mot, bien pesant, bien épais, bien ancré à la terre par sa densité précise et juste, et l'exhausse, c'est-à-dire le fait monter à son zénith, à son acmé, à sa plénitude souveraine, à son meilleur ampan... »

... C'est une science très sage, humble et respectueuse du mot, du dit et des choses. Elle opère, non dans un lâcher mou des significations, mais au contraire dans un travail vigoureux et rigoureux, digne du Père Baudiquey ébéniste, d'apurement du sens, d'ajustement du verbe, de raffermissement du langage, de la saisie des mots dans le concret et la densité de leur origine, dans la force de leur état natif. Il s'agit là d'une véritable remontée à contre-courant des dérives toujours plus fadement intellectuelles, plus froidement abstraites des significations. »

Ils sont rares, ceux qui nous font remonter à contre-courant des dérives humaines, intellectuelles ou spirituelles de notre fin de XX^e siècle... Prêtre, poète, « fidèle aux Humiliés autant qu'à la Beauté », Paul Baudiquey fait partie de ces « veilleurs ». Enthousiaste, « fraternel par le fond », désirant Dieu « comme l'air qu'on respire », il peut nous transmettre, si nous y consentons, quelque chose de son « *savoir lire* » (p. 15) :

Humble merveille aux yeux des pauvres,
Merveille trop oubliée
des riches que nous sommes.

Lire « entre les lignes »,
entre les lignes d'un visage,
entre les rides d'un visage,
déchiffrer, une à une, chacune des cicatrices
dont la vie et la mort, ensemble, nous assaillent...

Ceux qui acceptent de lire
avec ce merveilleux pouvoir de déchiffrement
qui nous vient et des yeux et des mains et du cœur
sont les seuls bienfaisants en notre humanité...

Sr Isabelle Donegani

Les illustrations et citations ont été aimablement mises à notre disposition par l'auteur.